

1912. Il était promu général lorsque la guerre éclata.

Mangin qui, dès l'ouverture des hostilités 8 août 1914, avait été placé à la tête de la 8e brigade du corps de cavalerie Sordet, se distingua immédiatement par un important fait d'armes, la prise du village d'Onhaye. Mais les échecs que nous éprouvâmes sur la frontière belge forcèrent notre Haut Commandant à prescrire un ordre général de retraite. Cette retraite, quoiqu'on ait dit, ne s'effectua pas toujours en un ordre parfait. Le 111e corps d'armée s'en allait à la débandade.

C'est alors que le généralissime, dans l'espoir de le réorganiser tandis qu'il était encore temps, chercha deux hommes à l'énergie desquels il put se fier. Pétain fut nommé commandant de la VIe division, et Mangin de la Ve. Nous avons raconté dans la biographie du général Pétain, avec quel succès il vint à bout de sa tâche délicate ; Mangin réussit également dans le sien et par les mêmes moyens. Grâce à eux, le 111e corps recouvra en quelques jours sa valeur combattive. Il le fit bien voir dans la bataille de la Marne où la division Mangin se distingua. Après la victoire, elle poursuivit l'ennemi jusqu'à Reims, livrant pendant cinq jours de violents combats. Si elle ne parvint pas à arracher le fort de Brimont aux Allemands, elle sauva du moins Reims qui devint, jusqu'à la fin de la guerre l'objet de leurs convoitises.

Bientôt la guerre de mouvement cessa sur le secteur et l'affreuse et monotone guerre des tranchées lui succéda.

L'année 1915 fut une année de cruelles épreuves pour la France qui seule alors, portait le poids de la guerre. Nous manquions de canons lourds, nos généraux déconcertés dans leurs théories, faisaient parfois des expériences fâcheuses ; les Anglais organisaient des armées improvisées qui ne devaient faire sentir leur poids que plus tard.

Ce qui nous sauva peut-être dans ces longs mois de 1915, ce fut l'illusion de finir promptement la guerre. La victoire de la Marne nous avait enivrés. On se moquait de la prophétie de Kitchener qui faisait durer la lutte trois ans. Cette illusion soutint notre patience.

La division Mangin s'employa, toute cette année, sur le front d'Artois, combattant sans cesse, contenant d'abord l'ennemi, puis l'attaquant, enfin couronnant brillamment ses efforts par la

sanglante conquête de la crête de Vimy. L'année 1916 réservait à Mangin d'autre laurier, et l'on peut bien dire que c'est le siège de Verdun qui fera vivre son nom dans l'histoire. Il fut en effet, l'un des principaux instruments de la libération de la glorieuse forteresse.

La division Mangin arriva à Verdun dans les derniers jours de mars 1916, et fut placée sous les ordres du général Nivelle, lequel apprécia immédiatement le mérite de son chef et se tint, jusqu'à la fin, avec lui en étroite union de pensées et d'actes.

A peine installée dans ses campements, la division fut chargée d'une affaire épineuse, la reprise du bois de la Caillette qui venait de tomber aux mains des ennemis. Elle s'acquitta de cette difficile entreprise avec le plus entier succès, à la grande joie du général Pétain, dont ce fut pour ainsi dire, le cadeau d'adieu à Verdun.

Pétain, en effet, quittait à cette époque, mai 1916, le commandement de la place pour prendre la direction d'un groupe d'armées dont Verdun dépendait, et le général Nivelle lui succédait. Nivelle voulut que Mangin prit sa succession à la tête de son corps d'armée, juin 1916.

L'espace nous manque pour raconter l'histoire du siège de Verdun et des combats épiques qui pendant une année presque entière, se livrèrent sous ses murs. Il y faudrait consacrer un volume. L'ennemi y perdit, dit-on, 700.000 hommes.

Ce que l'on peut dire c'est que si Pétain d'abord, puis Nivelle furent la tête ou l'âme de la défense, Mangin en fut le bras. Pendant des mois, il lutta jour et nuit avec un acharnement incroyable, non pas certes, toujours avec succès, mais toujours avec la même ardeur. Lorsqu'il était repoussé il revenait à la charge ; lorsqu'il perdait une position il la reprenait le lendemain. Il pensait, comme tous les bons esprits qu'on n'est pas vaincu tant qu'on n'est pas découragé. Finalement, ce furent les Allemands qui se découragèrent. Ils n'attaquèrent plus et se tapirent dans la défensive. La bataille était donc gagnée. Mais pour que personne dans le monde ne l'ignorât, des preuves éclatantes étaient nécessaires. On les donna. En deux bonds mémorables, 24 octobre — 15 décembre, Vaux et Douaumont furent repris avec 20,000 prisonniers, et un matériel immense. Dès lors le monde sut à quoi s'en tenir sur l'issue définitive de la guerre.